

Laurent-Michel Vacher, *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste*, Montréal, Liber, 2004, 110 p.

Martine Béland

Volume 15, numéro 1, automne 2004

En quête du sujet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801282ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801282ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

1181-9227 (imprimé)

1920-2954 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Béland, M. (2004). Compte rendu de [Laurent-Michel Vacher, *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste*, Montréal, Liber, 2004, 110 p.] *Horizons philosophiques*, 15(1), 122–124. <https://doi.org/10.7202/801282ar>

Laurent-Michel Vacher, *Le crépuscule d'une idole. Nietzsche et la pensée fasciste*, Montréal, Liber, 2004, 110 p.

Avec son nouvel ouvrage sur la dimension idéologique de la pensée nietzschéenne, Laurent-Michel Vacher offre plutôt un pamphlet qu'une contribution à l'histoire des idées. La thèse de l'auteur, qui décèle chez Nietzsche une «adhésion idéologique (...) à toute une conception fascisante cohérente¹», n'est pas nouvelle, et de surcroît, l'ouvrage de M. Vacher est farci de problèmes de méthode : la démonstration de sa thèse en est donc appauvrie, et en définitive, elle est peu convaincante.

Le projet

Sur la base d'un étonnement, né dans les années 1970, face aux récupérations gauchisantes de la pensée nietzschéenne (p. 21), Laurent-Michel Vacher formule l'interrogation qui guide son ouvrage : «En quel sens et dans quelle mesure pourrait-on affirmer que le noyau générateur de la pensée nietzschéenne est d'orientation fascisante?» (p. 11). L'auteur cherche ici à démontrer que cette appréciation de la pensée nietzschéenne est exacte.

Pour ce faire, il suit une «approche systémique en deux temps» (p. 31) qu'il veut percutante et convaincante : d'abord, présenter le modèle de l'idéologie fasciste, pour ensuite lui confronter les textes de Nietzsche. L'auteur est d'ailleurs persuadé que cette méthode est «beaucoup plus forte et efficace que toute exégèse» (p. 38). Les premières pages de l'ouvrage montrent déjà que plutôt que de tenter de comprendre et d'expliquer la pensée nietzschéenne comme un tout cohérent, l'auteur entend superposer aux propos de Nietzsche (en fait, à certains propos sélectionnés d'avance pour convenir au modèle de la pensée fasciste) une grille idéologique postérieure aux écrits du philosophe.

La démonstration se déploie en deux chapitres, qui ne recourent pas exactement les deux moments de «l'approche systémique» adoptée. Dans «Modèle fasciste et pensée nietzschéenne», l'auteur présente le modèle de l'idéologie fasciste, en se limitant au bref rappel de grandes lignes puisées dans quelques études. À ce modèle sont alors confrontés divers extraits des textes de Nietzsche, de manière à montrer que les thèses fascistes et les thèses nietzschéennes se recourent. Dans «Du noyau fascisant aux thèses philosophiques», l'auteur tente ensuite de montrer que la pensée nietzschéenne est essentiellement fascisante. Il résume l'ensemble de la pensée nietzschéenne de manière à montrer que «si l'on enlevait mentalement» de cette interprétation des écrits de Nietzsche «toutes les idées d'orientation fascisante, on n'aurait plus du tout affaire à Nietzsche» (p. 95). Rien de moins.

Le sophisme *ad hominem*

D'entrée de jeu, l'auteur affirme sans ambages son appréciation de Nietzsche qui forme, selon lui, «un cas limite de la fantaisie interprétative en philosophie» (p. 10), position qu'il réitère en conclusion. Par le fait même, il avoue toutefois la malhonnêteté de sa démarche qui, loin de prendre au sérieux la pensée du philosophe, repose sur un sophisme *ad hominem* : «mon entreprise (a) pour point de départ et d'arrivée la conviction que ce pauvre monsieur Friedrich Nietzsche fut, sur l'essentiel, un esprit malade de ressentiment (eh oui !), d'orgueil et de violence, au total irrémédiablement mesquin et pitoyable» (p. 99). Nietzsche était un homme malade pris dans un «délire irrationnel» (p. 9) : voilà pourquoi, selon M. Vacher, on peut se passer d'étudier sa pensée. Ce procédé qui consiste à discréditer la pensée d'un auteur sur la base d'un jugement contre sa personne est loin de nous convaincre du bien-fondé de la méthode de l'auteur.

Le choix des extraits cités

La méthode suivie par l'auteur dans sa démonstration consiste à nommer six composantes essentielles qui forment le modèle fasciste, puis à confronter à chacune de ces composantes une quinzaine d'extraits des textes de Nietzsche, plus ou moins longs selon les cas, qui sont invoqués comme charges contre l'accusé.

De manière à valider sa démonstration, l'auteur dit n'avoir retenu «qu'un nombre assez modeste d'extraits tirés des fragments posthumes» et que la «majorité de ces textes sont donc des citations provenant de livres publiés ou voulus par Nietzsche» (p. 38). En fait, une portion importante des citations invoquées proviennent de fragments posthumes (32 sur un total de 79). Les ouvrages les plus cités par M. Vacher sont d'abord *La volonté de puissance*, puis des ouvrages de 1887-1888 (*Par-delà bien et mal*, *La généalogie de la morale*, *Le crépuscule des idoles*), une période pendant laquelle Nietzsche était effectivement très malade de corps, voire même d'esprit. Voilà qui vient conforter le jugement *ad hominem* de M. Vacher! Mais n'aurait-il pas été plus pertinent et plus philosophiquement intéressant de faire référence à des textes des années 1870, dans lesquels Nietzsche a présenté, de manière cohérente (et plus rigoureuse que dans ses écrits «lyriques» de la fin des années 1880), son projet de régénération de la civilisation allemande? Dans sa démonstration, l'auteur ne fait qu'une seule fois référence à *La naissance de la tragédie* (1872), pas du tout aux *Considérations inactuelles* (1873-1876), et seulement deux fois à *Humain, trop humain* (1878-1879). En somme, tout un pan du corpus nietzschéen est laissé de côté, au profit d'extraits posthumes et d'essais tardifs résolument plus exaltés.

La triple absence de remise en contexte

Outre l'absence de remise en contexte temporelle (M. Vacher ne fait pas la distinction entre les textes des années 1870 et ceux des années 1880), cet ouvrage ne propose pas de remise en contexte philosophique : l'auteur ne rappelle pas le projet global de Nietzsche, au sein duquel prennent place les différentes diatribes citées, ni ne parle de son intention philosophique. M. Vacher ne fait pas mention du fait que Nietzsche *combat* une certaine vision du monde, ainsi qu'une certaine compréhension du travail de l'intellectuel ou du savant. À ne citer, hors contexte, que les extraits qui confortent sa thèse, l'auteur brouille la compréhension de l'ensemble de la pensée et du projet nietzschéens.

De plus, cet ouvrage n'offre pas de remise en contexte littéraire. L'auteur passe sous silence le fait que Nietzsche est volontairement polémique, satirique, pamphlétaire (que l'on songe à la *Considération inactuelle* sur David Strauss, véritable libelle). Nietzsche veut souvent provoquer : à cet effet, il emploie divers procédés littéraires — il lui arrive même de se contredire volontairement. Or, dans son procès de la pensée nietzschéenne, l'auteur ne fait aucune différence entre les divers styles des extraits portés à la charge de l'accusé. Qui plus est, M. Vacher se refuse d'expliquer les extraits retenus «qui n'ont plus guère besoin de commentaires» (p. 38)! Voilà certes une démarche malhonnête qui, germant d'un jugement *ad hominem*, s'emberlificote dans des problèmes de méthode pour opérer une sélection biaisée des textes sans remise en contexte, sans compréhension globale de la pensée ainsi sectionnée, et sans égards pour les diverses époques de pensée et d'écriture du philosophe.

La pauvreté des analyses sur l'idéologie fasciste

L'auteur, on l'a compris, veut démontrer l'«adhésion claire et explicite» (p. 79) de Nietzsche aux positions fascistes. Or son analyse du fascisme, voire même plus largement

de la pensée conservatrice, fait problème. L'auteur ne suit pas de définition précise et constante du fascisme³. De par cette imprécision, il est amené à qualifier tour à tour Nietzsche de fascisant ou de profasciste (p. 20), de fasciste littéraire (p. 14) et de fasciste tout court (p. 24). Par ailleurs, estimant «heureusement» que «le travail, pour l'essentiel, est déjà fait» (p. 11), M. Vacher se dispense de présenter une grille d'analyse des composantes du fascisme : il nomme des concepts sans se soucier de cerner leurs significations, leurs polysémies, leurs conséquences. Une analyse plus serrée et plus profonde n'aurait pu que profiter au projet de l'auteur.

Cette «petite anthologie d'extraits des textes de Nietzsche» (p. 79) qu'est le dernier livre de Laurent-Michel Vacher forme un pamphlet malhonnête, partial, biaisé, qui s'ouvre et se clôt sur un jugement *ad hominem*, qui n'offre rien de nouveau pour la recherche et qui de surcroît présente quelques mauvaises leçons quant aux méthodes de travail en philosophie.

La simple énumération des concordances entre la pensée de Nietzsche et ce qui deviendra, dans les décennies après la mort du philosophe, l'idéologie fasciste, n'aide en rien la compréhension réelle des forces idéologiques actives dans la pensée nietzschéenne. Pour comprendre pourquoi et comment la pensée de Nietzsche entraîne certaines positions politiques et morales de droite ou d'extrême-droite, il est nécessaire d'aller plus loin que le simple examen des preuves.

Voulant par ailleurs montrer que Nietzsche est plus qu'un conservateur, l'auteur souligne que la pensée du philosophe ne présente pas les six traits distinctifs de «tout conservatisme occidental moderne» (p. 79). Or, M. Vacher semble ne pas savoir qu'une lignée du conservatisme occidental moderne s'éloigne elle aussi de ces six traits : c'est le cas de la Révolution conservatrice ayant marqué l'entre-deux-guerres allemand. Aussi aurait-il été plus enrichissant pour l'histoire des idées de considérer Nietzsche comme source de l'idéologie conservatrice-révolutionnaire⁴, que comme fasciste ou profasciste, vu tout le flou entourant ces notions chez M. Vacher.

Martine Béland

1. Laurent-Michel Vacher, *Nietzsche et le fascisme*, p. 32. Dorénavant, nous insérerons les références à cet ouvrage dans le corps de notre texte, en indiquant la page entre parenthèses après les citations.
2. Nietzsche croyait que la philosophie devait œuvrer à ramener l'esprit allemand à lui-même par un retour aux Grecs, pour le bien d'une civilisation allemande authentique, que le philosophe ne peut créer, mais simplement «préparer». Cf. notamment l'ouvrage *La naissance de la tragédie* (1872), mais aussi les réflexions contenues dans *Sur l'avenir de nos établissements d'enseignement* (1872), l'essai inachevé *La philosophie à l'époque tragique des Grecs* (1873) et les *Considérations inactuelles* (1873-1876).
3. Par exemple, les six composantes du fascisme qui sont invoquées pour condamner les ouvrages de Nietzsche ne recourent pas la définition du fascisme empruntée à Bernhard Taureck, citée en page 20, sans que cela ne suscite de commentaire ou d'explication de la part de l'auteur.
4. D'ailleurs, il va sans dire que des penseurs de la Révolution conservatrice se sont ouvertement réclamés de la pensée de Nietzsche : c'est le cas notamment de Spengler et des frères Friedrich Georg et Ernst Jünger.